

## 1.

L'homme frappe la femme à quelques mètres de moi. Elle pousse un hurlement strident et s'écroule. À genoux d'abord, puis après un coup de pied dans le ventre, s'écrase de tout son long sur le trottoir, face vers le sol. L'homme s'éloigne sans un regard. Il tourne le coin de la rue et disparaît. J'hésite à le poursuivre. Le silence retombe comme un voile. Je suis seul sur ce trottoir et la femme gît par terre, immobile et muette à présent.

Comment puis-je être certain que ce n'est pas moi qui l'ai battue? Ma raison me persuade du contraire mais laisse une petite place au doute. Peut-être ai-je perdu le contrôle de moi-même. Un moment d'absence, d'inconscience. Qui sait? J'aurais pu agresser cette personne dans un instant d'aveuglement, avoir frappé sans m'en rendre compte, être pris d'une sorte de pulsion violente, bestiale, que ma conscience aurait ensuite occultée.

J'aurais pu...

Quelqu'un est sorti de la maison face à laquelle s'est déroulée l'agression. Un vieil homme qui prétend avoir vu la scène par la fenêtre. Il s'approche de la femme inerte, se penche en secouant la tête puis me regarde :

– Vous l’avez bien amochée! Elle a perdu connaissance! J’ai appelé la police et l’ambulance.

– Ce n’est pas moi!

– Je vous ai vu...

J’examine l’homme. Son regard est dur et malgré son âge il semble solidement charpenté. Encore un adepte du bodybuilding! Un de ces types qui se prennent pour des justiciers et doivent se mêler sans relâche de ce qui ne les regarde pas. Pourquoi ce genre de personnage existe-t-il? Qu’est-ce qui les fait agir? L’amour du prochain, la compassion, l’orgueil? J’avance d’un pas dans sa direction, voulant me pencher sur le corps de la pauvre femme afin d’évaluer les dégâts. Il lève le bras droit. Une main grande comme une patte d’ours. Avec des ongles longs et sales.

– Je vous conseille de rester tranquille!

– Ce n’est pas moi, je vous dis. Il y avait un autre homme! Il s’est enfui.

– Bien sûr! C’est toujours la faute d’un autre, n’est-ce pas... Et n’essayez pas de filer, je cours vite. Je suis ex-champion de quatre cents mètres haie et je m’entraîne encore tous les samedis!

– Je n’ai pas l’intention de m’enfuir. Je n’ai frappé personne. Si nous nous occupions plutôt de cette malheureuse?

– Vous avez des remords, c’est ça? On ne touche à rien. La police arrive et vous ne bougez pas.

Effectivement, des sirènes retentissent au loin. L’ancien champion ne me quitte pas des yeux, prêt à bondir à la moindre tentative de fuite. Je me dis que je préférerais éviter qu’il me griffe avec ses ongles sales, on ne sait jamais quels micro-organismes se promènent là-dessous! L’affaire est déjà

suffisamment sérieuse et compliquée. Inutile de tenter quoi que ce soit.

Quelques minutes plus tard, à l'arrivée de l'ambulance et des policiers, la situation s'aggrave. La femme n'a toujours pas repris conscience. Un secouriste la retourne. Son visage est baigné de sang dont une partie s'écoule encore par la bouche. Horrifié, je recule d'un pas. L'ambulancier me sourit :

– Calmez-vous. Les blessures au visage saignent toujours abondamment... C'est votre femme ?

– Pas du tout. Je ne la connais pas.

Le vieil homme prend un des deux policiers à part et avant que je n'aie la présence d'esprit d'intervenir, il me désigne d'un geste tout en parlant à voix basse. Je sens la main de son collègue se poser sur mon épaule gauche.

– Vous nous accompagnez !

– Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait !

– Il y a un témoin.

Il montre du menton le vieillard alerte qui me désigne une nouvelle fois, le doigt aux ongles sales tendu vers moi :

– C'est lui ! Je l'ai vu battre sa femme ! Ils se disputaient !

– Il se trompe. Elle s'est fait tabasser par un autre homme qui s'est enfui ! J'étais sur le trottoir, à quelques pas. Si vous avez besoin d'un témoin, je suis prêt à faire une déposition.

– Non. Monsieur est témoin. Il vous a vu par la fenêtre.

– C'est faux ! Il a mal vu. C'est un autre type qui a frappé cette femme. Il s'est enfui ! Je vous l'ai déjà dit ! Je n'ai même pas eu le temps d'intervenir qu'il avait filé ! Écoutez, ceci est ridicule ! Je ne la connais même pas. Ce vieillard n'a pas toute sa tête ! Il ment !

– Cet homme que vous traitez de menteur est un grand champion sportif à la retraite. Il a été une gloire nationale il

y a des années de cela. Un athlète réputé! Pourquoi voudriez-vous qu'il nous mente?

– Je n'en sais rien. Il se trompe. Il peut avoir mal vu, non? Il a confondu, voilà tout!

– Vous m'accompagnez immédiatement sans faire d'histoire ou je vous passe les menottes. C'est clair?

J'emboîte donc le pas au policier qui m'invite à m'asseoir à l'arrière de la voiture de service. Après quelques minutes, son collègue le rejoint et nous démarrons vers le commissariat. Pendant le trajet, je regarde les rues de la ville où j'habite depuis le début de mes études universitaires, il y a dix ans, et j'ai la sensation de ne plus rien reconnaître. Comme si la situation dans laquelle je me trouve a changé ma perception des choses.

Après avoir emporté ma veste et mes papiers, les deux flics m'abandonnent dans une petite pièce fermée et malodorante. Je réfléchis à ce qui vient de se passer. Serait-il possible que je sois responsable de cet incident? L'homme aurait-il battu la femme s'il s'était douté de ma présence? Si j'avais crié, par exemple, ou si j'étais intervenu en m'exposant physiquement...? Je me dis alors que l'on risque de m'accuser de non-assistance à personne en danger. Ou pire, si le témoin maintient ce qu'il prétend avoir vu, je pourrais réellement être accusé de l'agression!

Suis-je d'ailleurs sûr de ne pas l'avoir agressée? Y avait-il bien un autre homme? Le petit doute de tout à l'heure persiste. N'ai-je pas été trompé par mes sens? Ai-je été conscient et lucide d'un bout à l'autre de cette scène de violence? Le témoin affirme que je suis l'agresseur et les policiers ont déjà forgé leur opinion. Il me faut de l'aide. Je n'y connais pas grand-chose. Toutefois j'ai lu quelques romans policiers. Je dois faire

appel à un avocat mais je n'en fréquente aucun. Un défenseur commis d'office. Voilà ce qu'il me faut. Un petit jeune sans doute inexpérimenté, un avocat « pro deo » comme ils disent, mais ce sera toujours ça. Oui, mais si j'exige un défenseur, ils penseront d'office que j'ai quelque chose à me reprocher alors que c'est faux. Alors que c'est SANS DOUTE faux. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Reste ce petit pour cent qui me titille... Et si... ? Non. C'est impossible!

Après une bonne heure d'attente, un policier vient me chercher et m'introduit dans un bureau. Un gros type en costard cravate, à la gueule de repris de justice, affalé dans un fauteuil qui semble avoir vécu une guerre sinon plusieurs, me désigne la chaise métallique pivotante dure et partiellement rouillée en face de lui tandis que celui qui m'a mené dans la pièce rejoint un collègue à côté de la porte : jambes écartées, bras croisés, l'étui du revolver et la matraque bien en vue, une position nettement phallique et agressive, typique de ce genre d'individu... Je n'ai plus revu les deux policiers qui sont intervenus dans la rue. L'homme à la cravate ne se présente pas mais je suppose qu'il s'agit d'un inspecteur ou d'un gradé quelconque qui a réussi des études vaguement supérieures justifiant le droit au fauteuil rembourré. Il me regarde droit dans les yeux avant de laisser tomber :

- Elle est morte.
- Pardon ?
- Vous lui avez éclaté la rate mon vieux ! Hémorragie interne.
- Mais...
- Ne dites rien. Il y a un témoin.
- Ce n'est pas moi. J'exige un avocat !
- Vous avez un nom en tête ?
- Non. Je...
- Pro deo, alors...

Il se lève soudain et appuie les deux mains sur son bureau, les bras tendus, le visage à quelques centimètres du mien, m'infestant de son haleine de nourriture putréfiée et de bière :

– Vous venez de commettre un homicide, Monsieur Koscielski. Je ne sais pas si vous avez conscience de ce que cela signifie ! Ce n'était peut-être pas votre intention, mais les choses ont mal tourné et vous êtes avec une grave accusation sur les bras, alors réfléchissez bien à votre défense. Vous êtes sûr que vous ne souhaitez pas contacter un avocat ? Vous désirez peut-être avoir le temps de vous renseigner... Voulez-vous consulter une liste de défenseurs ?

– Je ne m'appelle pas Koscielski et je n'ai rien fait, je vous l'ai déjà dit ! Je ne compte pas dépenser mes économies à me défendre pour un acte que je n'ai pas accompli. Envoyez-moi un de vos « pro deo ».

– Vous vous appelez bien Koscielski. Isaac Koscielski. Nous avons trouvé vos papiers de voiture et votre carte d'identité dans votre veste. Nous nous sommes renseignés : la personne que vous avez assassinée est votre femme, Emma Courtois-Koscielski, trente-deux ans, esthéticienne et mère de trois enfants nés hors mariage mais que vous avez reconnus. Vous avez fini par l'épouser le 17 avril 2010.

– Ce que vous dites est impossible. Le 17 avril 2010, je me trouvais en Islande, à Reykjavik plus précisément, pour affaires. J'ai été bloqué à Keflavik Airport par l'éruption de ce volcan sous un glacier au nom imprononçable... l'Eyjafjallajokull..., si je me souviens bien. Son nuage de cendres a empêché toute circulation aérienne dans le nord de l'Europe pendant plusieurs jours. Je venais de signer un engagement avec un entrepreneur islandais. C'était la pagaille ! Je suis revenu dès qu'un avion vers Paris disposait d'une place libre. De là, j'ai pu

regagner Liège. Mon nom est KOWALSKI. Renaud Kowalski et le prénom de ma femme était Ana!

– Était... ?

– Elle est décédée il y a deux ans. Une tragédie!

Je sens monter le chagrin mais je me dis que je ne ferais pas le plaisir à ces flics de geindre sur mon propre sort et celui d'Ana. Si j'avais eu la chance de croire en Dieu, je Lui adresserais une prière pour que de là-haut, Il envoie un ange ou un quelconque messenger divin pour rectifier l'atroce erreur dont je fais aujourd'hui l'objet et qui me cloue dans ce bureau face à cet inspecteur à la tête de truand!

– Une tragédie, dites-vous ?

Le ton est suspicieux et déborde d'insinuations douteuses. Je me tais définitivement, dans l'attente de cet avocat commis d'office et vraisemblablement incompetent. Je ne compte pas déboursier un centime pour me défendre d'un meurtre que je n'ai pas commis.

Sans doute pas commis.

J'avais rencontré Ana à la Bar Mitzvah de mon cousin Jonas, le fils de mon oncle Samuel, le frère de mon père. Cela avait été une belle fête et les invités commençaient à rentrer chez eux. J'avais vingt-quatre ans, je venais de terminer une formation d'ingénieur architecte et j'avais déniché un bon boulot. Pour le reste, j'étais libre comme l'air et j'aimais ce sentiment totalement nouveau pour moi: je ne dépendais plus de personne, je gagnais ma vie, j'avais loué un petit appartement confortable et m'étais éloigné de mes parents qui vivaient à deux cents kilomètres de la ville où j'avais élu domicile. Ma mère se plaignait de la distance évidemment mais toutes les mères juives que je connaissais se plaignaient à longueur de temps. Pour ma part, j'étais content de quitter le chantage

quotidien, les « Voyez ! Voyez comme mon fils honnit sa mère, il nous abandonne, il veut déménager de son foyer après tout ce qu'on a fait pour lui ! Quel ingrat ! Tu entends ce que je te dis, Renaud ? Un fils ingrat, voilà ce que tu es ! Nous avons souffert pour toi, Toute ta famille a fui la Pologne infestée de nazis afin de construire ici, dans ce beau pays accueillant, un brillant avenir à nos enfants, et toi, tu nous délaisses, tu nous quittes ! ».

Je profitais pleinement du calme de mon appartement, du silence, de la tranquillité que m'offrait la solitude. Je lisais énormément durant mes moments de loisir, je me nourrissais à ma guise, parfois mal je l'avoue, mais avec un sentiment de profonde liberté. Mon travail me promettait une belle carrière, le bureau d'architectes avait mis au point un concept à géométrie variable qui s'exportait bien et offrait aux clients un large choix de constructions rapides et écologiques. J'allais voyager, découvrir le monde, rencontrer des gens. L'évasion de l'étouffant cocon familial me rendait euphorique. J'adorais mes parents mais je leur en voulais un peu d'avoir voulu me tenir en laisse si longtemps, de m'avoir forcé à devoir rompre moi-même le lien pour enfin voler de mes propres ailes.

C'est alors que je remarquai Ana. C'était la fin de l'après-midi, je m'étais bourré de *challahs*, de gâteaux au miel et d'autres mets délicieux offerts par la famille de mon oncle, je me sentais prêt à exploser, mes parents avaient enfin quitté la fête après moult recommandations que je m'étais empressé d'oublier et j'aspirais à m'asseoir sur quelque chose qui ressemblerait à un fauteuil ou à une chaise confortable car j'étais longuement resté debout pour saluer les membres de la famille en partance.

J'étais à peine assis sur un canapé dur recouvert d'une sorte d'affreux velours vert, que je dus me relever. Une jeune fille, la plus belle qu'il ne m'eût jamais été donné de voir, s'approchait de moi. Contrairement au stéréotype de la jeune fille juive traditionnelle aux yeux noirs et aux cheveux châtain bouclés, Ana était blonde aux yeux bleus légèrement maquillés, les cheveux coupés au bol et scandaleusement habillée d'un jeans troué et d'un T-shirt turquoise moulant sa jolie petite poitrine provocante. « Salut! » me lança-t-elle avant de poser son délicieux arrière-train sur le fauteuil vert. « Tu t'assieds près de moi? ». Je rougis. L'ingénieur architecte de vingt-quatre ans que j'étais devait ressembler à un gamin de douze ans embarrassé parce qu'il vient de faire pipi dans sa culotte. Elle avait une petite voix mutine et contemplait mon costume, mon gilet et ma cravate avec une certaine désapprobation.

– C'est pas un peu ringard, tout ce fatras ?

Je réussis à garder un semblant de contenance et nous nous mîmes à deviser sur un ton badin :

– Qui êtes-vous ? Je ne vous ai jamais rencontrée !

– Fatal ! T'es mon cousin par alliance mais ça date du mois dernier, donc t'es pas encore au parfum ! Parce qu'ILS se sont mariés civilement... sans rien dire à personne.

Je ne comprenais pas de qui elle parlait.

– Vous êtes ma cousine ?

– Je suis la fille de la deuxième femme du frère de ton père. Tu veux que je répète ?

– Vous êtes la fille de Samuel ? Mais...

– Je suis la belle-fille de ton oncle Ethan, l'autre frère de ton père, celui qui travaille au Brésil toute l'année et qui vient d'épouser secrètement ma mère en secondes noces. Tu imagines l'imbroglio ! Ma mère est Norvégienne et pas juive du

tout. Je suis une «goy», tu vois? Eux vivent au Brésil mais moi je suis restée ici pour terminer mes études. Alors, si j'ai bien compris ma leçon de judaïsme, en supposant que je tombe amoureuse de toi, je deviendrai une schiksa! Une fille de goy qui aime un juif! Tu constateras que je me suis informée...

– Le mot «goy» signifie «gentil»! Il n'est plus aussi péjoratif qu'auparavant...

– Et donc en supposant que je tombe amoureuse de toi, qu'est-ce que tu en penserais?

J'étais déconcerté par la vivacité et le «franc-parler» de cette fille. Je n'osais pas lui demander son âge. J'avais l'impression d'être un vieil homme coincé dans ses principes, face à une gamine à peine pubère.

– Vous me semblez un peu jeune pour moi, non?

– Oh, oh! J'ai vingt et un ans mon petit pote et je t'ai observé tout l'après-midi, pendant que j'aidais au service. Tu es timide, beau gosse et il paraît que tu es une «lumière». Ta mère parlait de toi à ton oncle Samuel en prétendant que tu avais une place de Directeur Général d'un bureau d'architecte et que tu gagnais une fortune!

Je tournai la tête vers la porte par laquelle avait disparu ma mère quelques minutes auparavant. Je bouillonnais de rage...

– Il ne faut pas prêter attention aux délires de ma mère. Je ne suis qu'un petit employé parmi d'autres mais il est vrai que le travail est passionnant. Et vous?

– Et «TOI»! Je suis ta fausse cousine, n'oublie pas! Le tutoiement est de rigueur!

– Et toi?

– Je suis étudiante en droit et depuis peu, je me spécialise en Droit de l'environnement tout en débutant une formation en biologie. Je compte enseigner dans les écoles secondaires

à des sales ados démotivés, purulents et grossiers pour leur apprendre que la vie est une merveille et qu'il faut la respecter, la défendre ! Je veux qu'ils sortent de l'école et regardent autour d'eux en se disant : « Whaaa ! Quel miracle ! » et s'ils se rendent compte que l'homme est en train de détruire ce miracle. Je veux qu'ils hurlent : « Tuez les responsables de tout ce gâchis ! » et je les convaincrAI de mettre la main à la pâte pour aider à sauver ce qui subsiste de beau et de sauvage sur la terre !

– Tu es donc une protectrice de la nature. Tout au moins de ce qu'il en reste. Voilà qui rejoint bien mes idées. Dans le bureau d'architecte où je travaille, une grande part de la recherche porte sur la construction de maisons écologiques autonomes...

– T'enlèverais pas ta cravate ?

S'il y avait quelque chose que je ne supportais pas, c'était que l'on se mêle de mes vêtements. Ma mère avait finalement renoncé, malgré ses tentatives désespérées, à m'habiller selon SES normes, parce qu'à l'âge de seize ans j'avais décrété que j'achèterais dorénavant moi-même mes vêtements, que j'économiserais pour cela et que je m'occuperais seul de la lessive et du repassage de ma garde-robe. Cela ne devait pas changer grand-chose parce que les années d'influence de ma mère m'avaient porté sur des choix vieillots et ridicules dont Ana s'était moquée dès le premier regard. Mais au moins, j'avais obtenu une parcelle de liberté, un soupçon d'autonomie... Je défis ma cravate et ouvris péniblement le col de ma chemise blanche. Ana éclata de rire en me voyant si gêné et maladroit. Cependant, j'étais tombé sous le charme de cette fille et la suite de l'histoire prouva que j'avais fait un choix judicieux : Ana n'était pas seulement belle, elle était moderne, pratique, langoureuse, romantique tout à la fois, un véritable raz-de-

marée dans ma vie. Ma mère la détesta instantanément. Elle détesta qu'une jolie fille lui arrache son fils. Derrière des sourires hypocrites, elle manœuvra jusqu'au dernier moment pour tenter de briser le mariage et démolir notre couple.

Aujourd'hui encore, malgré le décès d'Ana, je sais que le sujet est tabou et le restera jusqu'à la fin de ses jours. Car si dans un premier temps, elle s'était réjouie de la disparition de sa rivale, ma mère comprit rapidement qu'elle ne me récupérerait jamais! Toutes ses tentatives furent vouées à l'échec. Ses cadeaux, ses séances de compassion, ses tentatives de me « ramener à la maison » me laissèrent de glace. Ana était morte et une grande partie de ma vie avait disparu en fumée avec elle. Avec elle et notre enfant « mort-né » comme avaient prétendu les médecins, un minuscule bébé dont elle avait accouché en s'éteignant dans d'innombrables souffrances. J'ignorais qu'à notre époque si brillante, il existât encore des hôpitaux réputés qui ne protégeaient pas les patients de certains risques évidents comme les chocs septiques ou les hémorragies incontrôlées et qui, parce qu'Ana avait accouché un samedi pendant la nuit, ne disposaient pas du personnel adéquat pour les sauver. Car je suis persuadé que l'enfant – une petite fille – vivait encore lorsque ma femme, après avoir perdu les eaux, avait eu ses premières contractions. Ce n'est que lorsque les accoucheuses et le jeune médecin de garde ont paniqué à la vue du sang qui s'écoulait du corps d'Ana, qu'ils ont maladroitement forcé le bébé à naître dans l'urgence sans le débarrasser du cordon ombilical enroulé autour de son cou et qui a fini par l'étouffer. Leurs tentatives pour sauver Ana ont été vaines. Les renforts en provenance du service des urgences sont arrivés trop tard. En une demi-heure, tout était fini. La

douleur n'a jamais cessé de me poursuivre. Je ne peux pas oublier.

Alors, face à ce policier gras, mal rasé et engoncé dans sa chemise bleuâtre tachée aux aisselles de transpiration malodorante, ma colère grandit. Mais lui, placide, continue :

– Vous saviez qu'elle était enceinte ?

– Pardon ?

– Votre femme. Elle ne vous l'avait pas dit ? Elle n'en était qu'à son troisième mois. L'hôpital a procédé à une échographie. Ça vous aurait fait quatre gosses. On peut dire que vous êtes actif, vous ! Sexuellement parlant. Beau tableau !

– Je n'ai pas d'enfant.

– On a envoyé une assistante sociale pour les récupérer dans leur école, à Chênée.

– Ils pourront confirmer que je ne suis pas leur père.

– Vous accusez votre femme d'adultère ? C'est ça ? Les enfants seraient au courant qu'ils ont été conçus par un autre homme... Beau mobile de meurtre !

– J'attends mon avocat, celui qui travaille pour les malheureux comme moi, avant de répondre à votre délire !

– Vous n'avez pas l'air sans le sou !

– J'entendais « malheureux » dans le sens d'accablé, jouant de malchance ! J'espère qu'il me tirera de ce borborygme avant midi. J'ai un rendez-vous important à 13 heures, avec un client potentiel !

– Je vous avais dit qu'il valait mieux vous choisir un bon avocat ! Les « pro deo », c'est une loterie. Ils sont jeunes et l'État les sous-paie !

– Je n'ai rien à me reprocher.

– Si vous le dites... Vous n'avez pas soif ? Un café, ça vous irait ? Je carbure au café noir...

Il extrait une bouteille Thermos de sa mallette et me tend un gobelet en plastique dans lequel il verse une mixture vaguement sombre. Je bois rarement du café mais j'accepte malgré tout, pensant qu'il apprécierait mon geste et se montrerait peut-être un peu plus indulgent.

– Sucre ? Lait ?

– Noir, ça ira très bien. Merci.

Tout en tentant d'absorber le breuvage tiède et immonde, je me répète mentalement mon nom : Renaud Kowalski ! Je me suis toujours appelé ainsi. Comment cet abruti d'inspecteur ose-t-il prétendre avoir lu Koscielski sur ma carte d'identité ? Mais une nouvelle fois, le doute s'immisce en moi, comme par une minuscule fêlure de mon cerveau. Comment puis-je prouver que je m'appelle bien Kowalski ?

L'inspecteur m'a laissé seul avec mon gobelet de café à moitié vide. Je n'ai pas le temps de poursuivre mes réflexions. Une voix féminine retentit derrière moi :

– Monsieur Koscielski ? Je suis ravie de vous rencontrer...

Je sursaute au timbre de cette voix. Je ne me retourne pas immédiatement. Une femme ! Je vais être défendu par une femme ! Une femme dans ce monde de machos, de flics gonflés à la testostérone ! Une jeune femme à la voix délicate, raffinée, un peu rauque cependant mais légèrement teintée d'ironie. Une voix que je reconnais instantanément bien que tous mes sens, chaque partie de mon corps et de mon esprit me hurlent que c'est impossible !

– Je viens de sortir de l'université. Vous êtes mon premier cas...

Je n'arrive pas à y croire. Je n'ose pas me retourner. Tétanisé sur ce siège glacial et spartiate, je déglutis plusieurs fois avant de prononcer :

– Vous... Vous dites cela pour me rassurer ? Je suis vraiment votre premier cas ?

Se rendant compte de sa maladresse, la jeune femme ajoute :

– Je... Je suis désolée. J’essayais juste... Vous pourriez vous tourner vers moi, s’il vous plaît ?

Le moment est critique. Je ne puis refuser de lui faire face. Pendant que je pivote lentement dans un concert de grincements stridents, j’essaie de me remémorer ce que je sais vraiment de la mort d’Ana car bien sûr, il y avait eu le décès du bébé qui avait concentré toutes les attentions pendant quelques minutes avant que l’équipe ne retourne au chevet de ma femme qui se mourait à côté. Je me souviens avoir été écarté de la scène parce que j’étais un obstacle, qu’il était inutile que je traîne dans leurs pieds, que je ne pouvais pas les aider de toute façon, qu’il fallait que je m’éloigne de ma femme pour les laisser travailler, qu’ils faisaient tout ce qu’ils pouvaient pour la sauver, alors j’avais arpenté le couloir avant de me jeter sur un siège de la salle d’attente, le visage entre les mains, les coudes sur les genoux. J’étais resté là jusqu’à l’arrivée de quelqu’un – un médecin sans doute – j’avais gardé les yeux fermés, je ne voulais pas entendre ce qu’on allait me dire – peut-être était-ce une femme en fin de compte, une infirmière ou une urgentiste, qui avait posé une main sur mon épaule et avait pris un ton contrit pour m’annoncer « la » nouvelle tout en me conseillant de ne pas venir voir le corps d’Ana parce que « j’aurais un choc, ce n’était pas beau à voir » et je lui étais reconnaissant alors d’avoir voulu m’éviter une blessure supplémentaire, c’était trop dur, trop irréel, la vie et puis la mort d’un coup, la frontière insupportablement étroite entre Tout et Rien, la mort du bébé, la mort d’Ana, c’en était trop pour moi à ce moment-là et ce n’est que plus tard que j’avais

regretté cet ultime adieu que je n'avais pu lui témoigner. Bien sûr, il y avait eu l'enterrement au cimetière protestant devant une assemblée mixte, constituée de juifs, de protestants, d'athées et de quelques catholiques, avec tout le spectacle associé, les gémissements de ma mère au visage baigné de fausses larmes (ne détestait-elle pas Ana?), les poignées de main d'une centaine de personnes aux regards compatissants, les baisers de circonstance, les paroles chaleureuses de l'un ou de l'autre de mes oncles, cousins, tantes (Ethan et sa femme Kjerstin, la mère d'Ana, étaient revenus du Brésil, totalement effondrés) mais rien de tout cela n'arrivait à me consoler, je me disais que le spectacle des humains survivants était lamentable, que parmi eux une majorité de « croyants » essayaient de se rassurer eux-mêmes par de belles paroles au cas où la religion ne suffirait pas, au cas où il ne s'agirait que d'une immense arnaque, un conte de fée, que cette promesse d'une deuxième vie après la mort...

Et maintenant, ici, dans le commissariat de police, le regret est encore plus fort de ne pas avoir eu le cran de revoir Ana morte car pendant que j'étais affalé sur le siège de la salle d'attente de l'hôpital, je sais qu'un grand remue-ménage avait eu lieu autour de moi, dans les couloirs et j'étais tellement fatigué et déprimé que je n'avais pas ouvert les yeux. Avant de m'annoncer la terrible nouvelle, quelqu'un m'avait longuement parlé malgré la détresse et l'apathie que je manifestais, mais j'étais prostré dans mon déni de la réalité et les paroles de cette personne ont à présent disparu de ma mémoire. J'ai beau creuser, plus rien ne me vient à l'esprit. C'est le vide. Le trou noir!

En face de moi, je contemple Ana, resplendissante, assise droite comme une statue, un dossier à la main, un sourire aux lèvres et une lueur pétillante dans les yeux bleus. Il y a comme un flottement, un silence aérien, pendant lequel je ne puis détourner mon regard de son visage. Mon cœur frappe si vite dans ma poitrine douloureuse que je crains qu'il n'explode. Enfin, après un nombre incalculable de respirations destinées à me calmer, je prononce :

– Vous vous appelez Ana Johansen, n'est-ce pas ?

J'ai énoncé cette phrase comme une affirmation péremptoire mais ma voix tremble. La jeune femme sursaute, une expression de surprise passe brièvement dans son regard avant qu'elle se reprenne :

– J'ai quelques questions...

– Vous êtes née le 27 mars 1989 à Trondheim...

Je me rends compte que je lui ai parlé sèchement. Presque en colère. Ce n'est pas ce que je veux bien sûr mais je suis bouleversé et je parviens mal à me contrôler. J'ignore sous quel signe surréaliste est placée cette journée, quel sortilège s'acharne sur moi, mais je sens mon front devenir moite, des gouttes de sueur s'écoulent le long de mes tempes et mes mains se sont mises à trembler...

Nouveau long silence. Plus prolongé que le précédent. Je ne la quitte pas des yeux. C'est Ana, il n'y a pas de doute possible. Jusqu'à cette minuscule tache de naissance à la tempe droite. Ana, juste un rien plus âgée, plus grave peut-être, Ana au sourire un peu plus triste mais sans doute n'est-ce là que le fruit de mon imagination. Je vois que mes paroles la déstabilisent. Elle m'a abordé avec une certaine assurance mais tous ses repères semblent s'effondrer peu à peu.

– Vous êtes bien renseigné, je vois. J’ai pourtant été désignée pour vous défendre il y a une demi-heure à peine... Vous n’avez pas eu le temps de...

– Je croyais que vous comptiez vous spécialiser en droit de l’environnement et que vous aviez entamé un complément d’étude en biologie dans le but d’enseigner. Que venez-vous faire ici ?

Nouveau coup d’œil embarrassé. Je me suis sans doute avancé un peu vite. Même s’il s’agit vraiment de l’Ana que j’ai épousée et perdue il y a deux ans, si ce n’est pas une mystérieuse sœur jumelle dont je n’aurais jamais entendu parler, rien ne me prouve que les centres d’intérêt de la jeune femme qui se tient devant moi en cet instant, aillent aux mêmes sujets que mon épouse. Que feu mon épouse...

– Je... Je suis en stage... La faculté de Droit propose une expérience au barreau et je me suis inscrite en tant qu’avocate pro deo afin de vous défendre, Monsieur Koscielski. Au cas où nous en arrivons à un procès, bien entendu, ce que j’espère éviter...

À son tour, elle me fixe longuement, intriguée et pensive comme si elle espérait un éclaircissement de ma part. Enfin, elle poursuit :

– Nous... nous nous connaissons peut-être, Monsieur Koscielski ? Je... votre visage ne m’est pas inconnu mais... Je n’arrive pas à vous situer...

– Mon nom est Kowalski. Renaud Kowalski. Cela ne vous dit rien ?

Devant le léger mouvement de dénégation de mon avocate, je m’écrie :

– Tout cela est d’une incohérence absurde !

Je frappe du poing sur le bureau tout proche, comme pour vérifier s’il est bien réel, si tout ce que je vis à cet instant est réel !

– Sur vos papiers d’identité, vous êtes repris comme Isaac Koscielski. C’est sous ce nom aussi que l’on vous retrouve au service d’état civil, je suis désolée...

– Eh bien, qu’on me les rende, ces fameux papiers d’identité qui ne sont nullement les miens! Il suffit de comparer la photo...

– Qui vous ressemble étrangement, j’ai eu l’occasion de la consulter avant de venir vous trouver... Si vous me racontiez toute votre histoire Monsieur Koscielski.

– KOWALSKI! Appelez-moi «Renaud». Comme le chanteur, c’est plus simple. Vous aimez Renaud, je pense... Le chanteur, je veux dire... Vous êtes fan de ses chansons, je me trompe?

Je fais l’objet d’un nouveau regard troublé.

– Écoutez, il n’est pas question de moi. Je suis là pour VOUS défendre, pas pour jacasser. Dites-moi ce qui vous a mené ici. Donnez-moi votre version des faits. Tout ce qui vous passe par la tête peut me servir.

– Je n’ai pas cessé de vous dire ce qui me passait par la tête!

– Vous n’avez rien dit d’utile à votre défense!

– Je n’ai tué personne. Il s’agit d’une erreur. D’une lamentable méprise! J’ai entrevu l’homme qui a roué de coups cette pauvre femme. La rue était déserte Il s’est enfui et j’ai voulu venir en aide à sa victime quand un vieux type s’est interposé et m’a accusé de l’agression! Il a appelé la police. Je me suis défendu, mais sa parole avait visiblement plus de valeur que la mienne. C’est une ancienne vedette sportive, alors, vous comprenez...

– L’homme qui s’est enfui... Vous pourriez le décrire?

– Plutôt jeune. Une veste en cuir assez claire je pense, un pantalon foncé. Je ne l’ai pas détaillé. J’étais obnubilé par ce qu’il faisait à sa femme. Je n’ai pas fait attention aux vêtements...

– Qui vous dit qu’il s’agissait de sa femme?

– Je ne sais pas. Une impression. Ils se disputaient...  
– Comment étiez-vous habillé ?  
– Comme maintenant : mon pantalon de costume, la chemise blanche, le veston, la cravate et un blouson imperméable beige clair.

– Somme toute, plutôt semblable à l'agresseur : jeune, pantalon foncé, veste claire...

– En effet...

– Le témoin a pu confondre...

Je me rends compte pour la première fois qu'Ana est de mon côté. Je m'attarderai plus tard à l'autre versant de notre histoire, nous aurons tout le temps d'en débattre lorsque je serai tiré d'affaire. Elle a raison. Parlons de ce qui m'arrive !

– Vous seriez mieux sans cravate... Une cravate, c'est ringard !

Je sursaute. C'est elle à présent qui se lance dans des considérations personnelles !

– C'est le boulot qui veut ça. Il faut être présentable. Ma femme disait toujours...

– Vous êtes donc bien marié...

Je détecte une légère note de contrariété dans le ton de sa phrase. J'ignore si son trouble a un rapport avec ma situation juridique ou avec ses sentiments...

– Je l'étais. Mon épouse est décédée il y a deux ans... Un petit peu plus de deux ans...

– Désolée... Mes... Mes condoléances.

– Merci... Cependant...

J'ai tant de questions à lui poser ! J'ignore comment m'y prendre. Suis-je dans un rêve ou dans la réalité ? Et si c'est un rêve, n'est-il pas en train de tourner au cauchemar ?

– Oui ?

– Rien.

- Vous êtes ingénieur, n'est-ce pas ?
- Comment le savez-vous ?
- C'est écrit dans le dossier: Isaac Koscielski, ingénieur. Trois enfants issus du mariage avec Emma Courtois, 32 ans, qui vient de décéder aux dires de l'inspecteur, et attendait un quatrième enfant. Ces enfants sont-ils bien de vous ?
- Je viens de vous dire que mon épouse est décédée en 2011 ! J'ai 28 ans, je n'ai pas d'enfants et je n'ai jamais connu de femme dénommée Emma Courtois. Mon épouse s'appelait...
- S'appelait... ?
- Dois-je me lancer sur ce terrain glissant et imprévisible ?
- Écoutez... Là n'est pas la question.
- Vous trouvez ?
- Mon nom est Renaud Kowalski, nom d'un chien ! Il paraît que les enfants de cette femme vont arriver incessamment. Ils pourront confirmer que je ne suis pas leur père !
- Cela ne nous aidera pas. Votre femme pourrait avoir conçu ces enfants en dehors du mariage. Et rien ne prouve qu'elle ne les en ait pas informés. Il faudra procéder à des tests d'ADN !
- Je n'ai rien à voir avec ces gens, bon sang ! Je viens de vous dire que ma femme est morte en 2011 !
- Je veux bien vous croire, mais rien ne prouve que vous ne soyez pas Isaac Koscielski. J'imagine ce que pensent les policiers. Vous pourriez vous être vengé. Ce sera la thèse de l'accusation. Votre femme vous trompait, vous avez découvert le pot aux roses et vous l'avez rouée de coups...
- En pleine rue ! C'est n'importe quoi, votre version !
- Ce n'est pas la mienne, Renaud, ce sera sans doute celle du ministère public.
- C'est une mascarade ! Je me trouvais par hasard au mauvais endroit au mauvais moment. Voilà tout !
- C'est ce qu'il faudra prouver. Que faisiez-vous là d'ailleurs ?

Ce que je faisais là? Bonne question. Impossible de m'en souvenir. Voyons. J'habite à l'autre extrémité de la ville. J'étais en route pour... rendre visite à un client. Peut-être. De nouveau ce fichu doute. Quel client? Avais-je ma mallette sous le bras? Où avais-je garé ma voiture? Encore une fois, le trou noir...

– J'avais un rendez-vous. Un rendez-vous d'affaire.

– Vous avez prétendu en avoir un à 13 heures. Que faisiez-vous dans cette rue à 9 heures du matin?

– Eh bien... Je ne sais pas. Je ne parviens pas à m'en souvenir.

– C'est mauvais pour vous, ça, Renaud. Faites un petit effort. Pour quelle raison vous trouviez-vous à cet endroit? Un client? Une visite à une femme pour des raisons inavouables? Une promenade sans but afin de réfléchir? N'y avait-il personne, vraiment personne dans cette rue, qui puisse attester de votre innocence?

– Je ne sais pas! JE NE SAIS PLUS!

J'ai crié avant de poser mon visage entre mes mains, les coudes sur les genoux, cette même position que j'avais adoptée plus de deux ans auparavant pendant que les médecins tentaient vainement de sauver ma femme! Ma femme qui se prénomait Ana et se trouve à présent bien vivante, à quelques centimètres de moi! Je deviens fou! C'est impossible! Qui a-t-on enterré dans le petit cimetière protestant? Je n'y comprends plus rien. Je sens la main d'Ana me caresser doucement les cheveux comme elle avait l'habitude de le faire jadis pour me calmer. Un geste déplacé pour une avocate, mais elle n'est que stagiaire après tout... et sa main sur mes cheveux me rappelle des moments de ma vie où la tendresse existait encore, avant que je ne tente d'enfouir les souvenirs sous un bloc de froideur et d'indifférence pour chasser la souffrance et le manque qu'avait laissés la disparition d'Ana...

– Je suis là pour vous aider, Renaud, murmure-t-elle.

– Ana, je... Je sais que vous considérez cela comme des bavardages futiles, mais il faut absolument que je sache... Avez-vous, à un moment ou à un autre de votre passé...

C'est alors que l'inspecteur qui m'avait auparavant offert cette ignoble tasse de café noir, fait brutalement irruption dans la pièce, claque la porte derrière lui et s'adresse sèchement à Ana :

– Votre temps est écoulé.

Puis, se tournant vers moi :

– Vos enfants sont arrivés avec leur avocat commis d'office et l'assistante sociale. Nous allons procéder à la confrontation.

– Je reste aux côtés de mon client.

– Vous n'êtes pas conviée, Maître Johansen. Il s'agit d'une simple...

– Peut-être, lance Ana d'une voix sévère que je ne lui connais pas, mais si vous ne vous pliez pas à mes exigences, je pourrai plaider l'annulation des conclusions de cette confrontation et vous accuser d'influencer les témoins qui sont tous mineurs d'âge, je vous le rappelle. Je rentre dans la pièce avec mon client et la moindre tentative d'intimidation sera portée au dossier. C'est clair ?

Le policier marmonne une réponse indistincte. Je me sens transporté dans l'univers d'un de ces romans de gare que je lis quelquefois lors de mes déplacements.

Tout en suivant mon avocate et l'inspecteur à travers les couloirs mal éclairés du commissariat, je tente de réfléchir à ce que je vis, je cherche désespérément une explication logique, cartésienne, à ce qui m'arrive. Rien ne vient éclairer le marasme dans lequel je me trouve. Je ne comprends pas.

Nous pénétrons dans un vaste local où se trouvent réunis trois enfants apeurés et manifestement accablés de douleur :

une petite fille d'environ six ans et deux gamins un peu plus âgés qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Des jumeaux homozygotes, sans aucun doute.

– Papa! s'exclame la fillette en se jetant dans mes bras, les larmes aux yeux.

Je l'attrape maladroitement et l'écarte de moi :

– Je ne suis pas ton papa! Tu te trompes!

L'enfant me regarde attentivement et recule, effarée. Je me tourne alors vers l'inspecteur qui a contemplé la scène, un sourire moqueur aux lèvres :

– C'est un coup monté! Je ne connais pas ces enfants! Je vous jure!

L'avocat des gosses, une espèce de godelureau juvénile prétentieux, s'adresse alors à Ana :

– Maître Johansen, je crains qu'il ne faille faire examiner le prévenu et établir de toute urgence une expertise psychiatrique: Monsieur Koscielski semble dans l'incapacité d'identifier sa propre descendance! Je vous concède dès lors qu'il a sans doute agi inconsciemment et avec une violence disproportionnée lors du... des faits qui lui sont reprochés. Cependant...

– Cela suffit, Archibald! Inutile de faire comme si nous ne nous connaissions pas! Vous êtes en stage tout comme moi et cessez de me prendre de haut et d'injurier mon client. Quelque chose me dit que nous sommes en pleine confusion. Inspecteur, pouvez-vous nous remettre les papiers de Monsieur Koscielski?

L'inspecteur quitte un moment la pièce et revient avec une sorte de pochette en cuir qui m'est totalement inconnue. Ana se tourne vers les enfants :

– Écoutez-moi bien, tous les trois... Lorsque la police est venue vous chercher à l'école, ce matin, que vous a-t-on raconté?

– Maître Johansen, je...

– Assez, Archibald!

Un des jumeaux prend la parole, les larmes perlant sur son visage ravagé :

– Il y avait une policière et une autre dame... Elles nous ont dit que Maman avait eu un accident et qu'on devait les suivre... Nous sommes arrivés ici et le gros monsieur, là (il désigne l'inspecteur) nous a dit qu'elle était morte!

– Il a dit ça comme ça : « Elle est morte » ?

– Maître Johansen...

– La dame et la policière l'ont regardé avec des drôles d'yeux, mais il les a mises à la porte!

– Je vois...

S'adressant alors durement à l'inspecteur qui a rougi :

– Vous avez voulu mener ça à votre façon, Inspecteur, n'est-ce pas? En dehors de toute règle déontologique! Vous avez donné un choc à ces enfants et profité de leur chagrin pour leur faire reconnaître un père qui n'est pas le leur. C'est pour cela que vous ne souhaitiez pas ma présence. À quel moment leur avez-vous insufflé l'idée que leur père était ici?

– Je ne vous permets pas de...

– Vous ne comptiez sans doute pas leur donner beaucoup de temps pour reconnaître le prévenu afin qu'ils ne détectent pas la supercherie. Malheureusement, je suis là et je vous complique la tâche, n'est-ce pas? Qui vous a fait part du décès de la mère?

– Personne. L'hôpital m'a averti que la rate était éclatée et que Madame Courtois faisait une hémorragie interne... Elle n'avait aucune chance! J'en ai conclu...

– Il faut croire à la chance, Inspecteur! Sinon le mot « espoir » n'aurait aucune raison d'exister! Rendez-moi les papiers d'identité de mon client! Et faites sortir les enfants.

Il les tend à Ana en soupirant :

– Vous les avez déjà consultés ! Comment osez-vous porter des accusations calomnieuses contre moi ? J’ai fait mon travail !

Ana examine attentivement la photo de la carte d’identité. Son collègue, « Archibald », se penche à son tour sur les papiers du dénommé Isaac Koscielski :

– La ressemblance est frappante, dit-il. Pour moi, il s’agit bien de la même personne !

– Désolée Archibald, mais si l’on y regarde de près il y a quelques différences. Ce n’est qu’une photo noir et blanc, n’est-ce pas, mais le menton est ici plus carré et les pommettes plus saillantes. Le regard est très différent lui aussi...

Puis, se tournant vers moi :

– Comment ces papiers sont-ils entrés en votre possession ? me demande-t-elle.

– Je n’en sais rien !

– Où les gardiez-vous ?

– Dans la poche intérieure de ma veste...

– Votre blouson... Inspecteur, où se trouve la veste de mon client ?

– Je... je l’ignore.

– Je ne pense pas que vous l’ignoriez. Voulez-vous que nous fouillions ensemble le commissariat ou allez-vous vous décider à nous la ramener, cette veste ? Ne discutez pas. Vous êtes déjà en mauvaise posture. Ce qui vous pend au nez, c’est une enquête interne et vous savez qu’« ils » ne sont pas tendres !

L’inspecteur revient avec un blouson de cuir beige clair.

– On dirait la veste de papa ! s’écrie la petite fille.

– Ce n’est pas le mien ! Je déteste le cuir !

– Le prévenu ne reconnaît pas cette veste. Comment expliquez-vous cela, Inspecteur ?

Ana le fixe un moment, le regard acéré.

– Il ment!

– Bien sûr. Voilà qui est commode! Et s'il ne mentait pas...

Si sa veste avait été substituée à celle-ci, à son arrivée au commissariat, par exemple... Cela expliquerait la confusion de noms. Les papiers d'identité trouvés dans la poche pourraient ne pas être les siens, n'est-ce pas? Dites-moi, Renaud, quand avez-vous été dépossédé de votre veste?

– Eh bien, il me semble que lorsque je suis descendu de la voiture de police, devant le commissariat, quelqu'un a pris ma veste. Cela ne m'a pas dérangé car il faisait chaud. Je n'ai pas vraiment prêté attention. J'étais passablement énervé!

– Le témoin a décrit ce blouson! C'est bien celui de l'agresseur! fait l'avocat des enfants.

– Le témoin se trouvait à sa fenêtre, à plus de dix mètres du trottoir! Rien ne ressemble plus à une veste beige qu'une autre veste beige, Maître de Crémons d'Artois!

– Le témoin s'est approché du prévenu et l'a maîtrisé!

– N'exagérez pas! Monsieur Kowalski n'a pas...

– KOSCIELSKI, Maître Johansen, jusqu'à preuve du contraire!

– Tout porte à croire que le nom de monsieur est bien Kowalski, Maître. Et personne n'a eu à le « maîtriser » puisqu'il n'a opposé aucune résistance. Il a gentiment attendu l'arrivée de la police, n'est-ce pas? Il a lui-même émis le souhait de témoigner. Et je pense qu'à ce moment-là, il portait encore sa propre veste imperméable beige. C'est plus tard que l'on a dû procéder à l'échange afin que Monsieur Kowalski soit pris pour un autre.

Puis, se tournant vers l'inspecteur, Ana poursuit:

– Pour quelle raison, je l'ignore, si ce n'est que le véritable coupable a disparu dans la nature et que vous accusez

un innocent qui se trouvait par hasard sur place, suite au témoignage visuel d'un vieillard installé derrière sa fenêtre à dix mètres de la scène! J'aimerais dire un mot aux enfants en présence de l'assistante sociale, Maître de Crémons d'Artois... Rappelez-la, voulez-vous!

Tandis que le grand avocat stagiaire s'éloigne à la recherche de la femme responsable des enfants, la tête basse comme un rottweiler venant d'être battu par son Maître, Ana répond à un appel sur son portable qui semble la mettre en joie. Elle me regarde de ses yeux pétillants comme si elle avait une surprise à me faire, un cadeau à m'offrir...

- Je viens de recevoir une bonne nouvelle, Renaud...
- Bonne pour vous ou pour moi?
- Bonne pour tout le monde...

Comme elle reste souriante et énigmatique, je n'insiste pas. Bien des choses me paraissent obscures dans ce que je vis aujourd'hui et je ne tiens pas à m'encombrer l'esprit de nouvelles questions. Entre la miraculeuse réapparition d'Ana visiblement amnésique mais en pleine forme, l'attitude douteuse de l'inspecteur, les accusations dont je fais l'objet, ma présence inexplicable dans cette rue où j'ai assisté à une agression qu'un témoin opportun m'impute, la substitution des vestes et la photo d'identité qui me ressemble, je ne tiens pas à alourdir le tourbillon de mes pensées et de mes préoccupations...

L'assistante sociale, une femme encore jeune, frêle, aux longs cheveux noirs, rejoint les enfants et les garde à distance de moi comme si j'allais me jeter sur eux et me mettre à les rouer de coups. La petite fille pleure toujours mais les deux garçons se sont calmés et me fixent avec plus de haine que de crainte. Ana s'approche d'eux et se met à parler sur un ton doux et chaleureux:

– J’ai quelques questions à vous poser. Vous êtes d’accord ?  
Les enfants se tournent vers l’assistante sociale et leur avocat qui les autorisent à répondre :

– Vous êtes qui, Madame ? demande un des jumeaux.

– Je suis l’avocate de ce monsieur que vous avez cru prendre pour votre père. Est-ce que vous vous rendez bien compte que ce n’est pas lui ? Tout à l’heure, vous étiez sous l’emprise de l’émotion et...

– Vous défendez l’homme qui a tué notre mère, c’est ça ? demande encore le gamin.

– Rien ne prouve qu’il soit coupable de quoi que ce soit, répond calmement Ana en souriant et oui, je le défends car il y a droit comme n’importe qui. Êtes-vous bien d’accord d’admettre que ce monsieur n’est pas votre père ?

Les enfants se consultent du regard avant d’approuver.

– J’ai une bonne nouvelle à vous annoncer. L’hôpital où a été emmenée votre maman m’a téléphoné il y a quelques instants. Elle est en vie. Ses blessures sont très graves mais son pronostic vital n’est pas engagé...

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Elle ne risque pas de mourir. Les médecins ont réussi à la maintenir en vie...

– On peut aller la voir et lui parler alors ? demande la petite fille en séchant ses larmes.

– Je ne pense pas. Pas tout de suite. Elle est endormie pour mieux la soigner, tu comprends ?

Ana se tourne vers l’inspecteur :

– Vous voyez, moi, je crois à la chance. Je crois que certains êtres humains parviennent à en sauver d’autres, même dans des situations critiques ! J’avais demandé au service des urgences de me tenir au courant...

L'assistante sociale intervient alors :

– Je pense qu'il est temps que les enfants sortent d'ici et retournent chez eux. Ils sont encore sous le choc. Je leur tiendrai compagnie et nous parlerons calmement de ce qui vient de se passer. Inspecteur, vous m'avez éloignée lors de la confrontation. Cela me semble contraire à la réglementation! Je ne manquerai pas de le signaler dans mon rapport! Je suppose que vous n'avez plus de questions à leur poser à présent...

L'inspecteur sort du coin où il s'est réfugié depuis qu'Ana a pris la direction des opérations :

– Il y avait bien assez de monde ici et les enfants pouvaient compter sur leur avocat, n'est-ce pas? Je n'ai pas besoin que vous me donniez des leçons à propos de la réglementation, Mademoiselle! Mes collègues ont entre-temps vainement essayé de joindre leur – il s'interrompt et me jette un rapide coup d'œil – leur père, Isaac Koscielski. Il semble introuvable. Les enfants, l'avez-vous vu aujourd'hui? Ce matin avant l'école, ou...

– Il était sans doute déjà au travail quand maman nous a réveillés, Monsieur, répond un des jumeaux. Il se lève tôt... On ne le voit jamais le matin.

– Et quel est son travail?

C'est au tour de l'autre jumeau de répondre :

– Il est ingénieur. Mais il n'habite plus vraiment à la maison. Maman et lui se sont disputés très fort alors il est parti. On n'a plus de ses nouvelles depuis plusieurs jours...

– Cela n'a pas l'air de t'inquiéter...

– Cela arrive tout le temps, dit l'autre jumeau. Après il revient à la maison et ils font comme si rien ne s'était passé...

L'assistante sociale et l'avocat des enfants font signe à l'inspecteur et celui-ci interrompt l'interrogatoire, laissant le petit groupe quitter la pièce. Il se tourne ensuite vers Ana et moi :

– Eh bien, voilà qui règle le problème, n'est-ce pas. Pour vous tout au moins. Car il y a bien eu agression et nous mènerons l'enquête. Nous aurons sans doute besoin de votre témoignage, Monsieur Kosciel... Kowalski.

– Je voudrais récupérer mes papiers et ma veste, Inspecteur !  
L'homme approuve avant de conclure :

– Je verrai ce que je peux faire. J'ignore ce qui s'est passé ce matin, à votre arrivée. Ce blouson de cuir reste un mystère...  
Je...

Ana l'interrompt tout en le fixant de son regard soudain glacé :

– Tout semble indiquer qu'Isaac Koscielski a perpétré une tentative de meurtre contre son épouse et a voulu disparaître de la circulation en faisant porter la responsabilité à Monsieur Kowalski ici présent, n'est-ce pas Inspecteur ? prononce lentement Ana. À votre place, c'est dans cette direction que j'orienterais les recherches...

Son ton est à la fois neutre et légèrement suspicieux. Elle doute elle aussi de la réalité telle qu'on nous l'a présentée. Nous sortons côte à côte du commissariat. La tête me tourne un peu lorsque la lumière éclatante de cette belle journée d'automne nous éblouit, contrastant agréablement avec la pénombre malodorante du bureau que nous venons de quitter. Nous nous arrêtons sur le trottoir, indécis.

– Je veux vous remercier pour votre intervention, Ana. Je peux vous appeler Ana, n'est-ce pas ? Vous avez été brillante.

– Ne soyez pas ridicule !

Ana m'a répondu la tête baissée, comme si elle étudiait les rayures du trottoir. Un certain temps s'écoule avant qu'elle ne prononce :

– Je crois que je me souviens de vous, Renaud... Quelque part, loin dans ma mémoire. Enfin ce qui en reste. Votre voix. Votre visage... Je n'arrive plus à vous situer.

Elle lève les yeux vers moi. Que dois-je lui dire ? « Nous étions mari et femme » ? Supporterait-elle le choc. Et d'ailleurs, avons-nous vraiment été mariés dans une autre vie ? Qu'est devenue l'Ana morte presque sous mes yeux il y a plus de deux ans ?

– J'ai un trou de mémoire, reprend-elle. Cela m'arrive tout le temps. Vous avez l'air d'en savoir beaucoup plus sur moi que... les gens qui m'entourent... beaucoup plus que moi-même. Le Droit de l'environnement ! Je n'y avais jamais pensé mais cela me tenterait effectivement. Quant à la biologie, elle me passionne. Je suis inscrite à une formation de biogénétique par correspondance, sur Internet. Plaider ne me fascine pas, Renaud...

– Vous... vous rêvez peut-être d'enseigner ?

– Comment le savez-vous ? Encore une fois, vous lisez en moi. C'est incroyable ! Vous avez un don ou bien...

Ana arrête sa phrase et pose sa main gauche sur ses lèvres devenues subitement closes. Un geste que je connais. Un geste venu du passé comme si ma femme disparue renaissait sous mes yeux, belle, identique, immuable. Je n'y comprends rien.

– Moi aussi, j'avoue me sentir ignorant face à ce que je vis en ce moment. Je n'aurais pas pu vous croiser aujourd'hui. C'était inconcevable mais voilà... Il faut croire que le destin... Qui sont les « gens qui vous entourent »... dont vous me parliez. Ces gens qui ne savent pas grand-chose sur vous ?

– Personne de bien important. Des étudiants en droit, des connaissances... Pourquoi n'auriez-vous pas pu me croiser

aujourd'hui, Renaud ? Pourquoi n'utilisez-vous pas le participe passé du verbe « devoir » ? Pourquoi « pouvoir » ?

– Parce que la possibilité... la probabilité de vous croiser était nulle... Voilà pourquoi.

– Regrettez-vous que nos chemins se soient croisés ? Ou n'en aviez-vous pas le droit ? Je... Fréquentez-vous quelqu'un depuis la mort de votre femme ? Pardonnez-moi. Je suis indiscreète... et c'est hors propos.

– Je fréquente le souvenir de ma femme, Ana...

– Comment s'appelait-elle ?

– Je viens de vous le dire.

Je détourne le visage parce que l'émotion est trop grande et que des larmes ont envahi mes yeux et se sont mises à couler le long de mes joues. Que s'est-il passé, bon sang ? Du côté d'Ana, c'est le silence. Je viens de lui fournir une information inattendue, surprenante, inouïe. Je le sais mais il faut que je comprenne moi-même l'inconcevable. L'ingénieur cartésien en moi doit s'assurer que tout ceci n'est pas qu'un rêve. Il faut absolument qu'elle m'explique !

J'ai enfin le courage de me retourner vers elle mais le trottoir est désert. Ana s'est envolée et avec elle le mystère incompréhensible de cette rencontre et les réponses fugitives à mes questions qui restent comme une lettre morte et brûlante sous le soleil déclinant d'automne dont la lumière ocre illumine cette ville où j'ai cru jadis mener une vie paisible auprès de ma femme à présent disparue.

Sans doute disparue...